

Une place sur la terre

Antonio d'Alfonso

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Alfonso, A. (1992). Une place sur la terre. *Liberté*, 34(5), 30–34.

ANTONIO D'ALFONSO

UNE PLACE SUR LA TERRE

Je me sens tout à coup comme s'il n'y avait plus de place pour moi sur cette terre, dans cette ville, dans cette maison, enfoncé dans ce fauteuil, assis devant la télé, en train d'écouter de la musique ou penché sur cette feuille que je dois brusquement éloigner de moi et faire disparaître sur l'écran de mon ordinateur afin de me sentir davantage absent. Voilà: je me sens absent devant tant de mots, tant de pièges que je vois un peu partout, tel un paranoïaque que la moindre mouche rend hystérique.

Non, je n'ai aucune envie de me prononcer sur cette question. Sur quelle question d'ailleurs? L'enjeu politique a été préparé ici depuis longtemps, bien avant ma naissance, bien avant celle de mes aïeux qui, il y a des siècles, ont remonté les collines d'un pays déchiré par des milliers de guerres. Je me sens insignifiant et embarrassé devant cette table couverte de cartes et d'argent, toutes choses qui ne me concernent pas puisqu'elles ne me disent rien. Je risque au contraire d'y laisser ma peau si j'ose me mettre à jouer. Mieux vaut ne rien dire ou, s'il faut absolument dire quelque chose, je voudrais avoir le droit de ne rien dire d'intelligent ou d'intelligible. Je voudrais que mes paroles se heurtent au non-sens, au *nonsense* de l'attaque virulente qui, en définitive, ressemble davantage à un bâillement qu'à un cri de désespoir.

Je suis un produit de Montréal. En moi, les cultures française, anglaise et italienne ont pu s'épanouir librement

jusqu'à maintenant. Aujourd'hui, mon être étouffe. La crainte d'écrire m'empêche de dire à haute voix ce que je ressens. Tout ce que je fais renvoie à ce triangle culturel. Mais si je m'arrête à écouter ce que racontent certaines personnes, je pense que tout mon être mérite d'être anéanti, parce que je représente tout ce qu'il y a de plus «laid» aux yeux de notre «belle» société. Oui, j'ai tout à gagner à me taire.

En réalité, ce qui m'a formé est en train de disparaître, et cela me chagrine. Je vois toute une génération de femmes et d'hommes, nés entre 1950 et 1959, perdus dans un abîme de confusion, qui va de la profonde mélancolie au suicide pur et simple. Ces femmes et ces hommes, enfants de l'immigration comme moi, qui ont eu la chance d'être réunis dans les écoles anglaises — oui, j'emploie ces mots tant détestés dans cette province! — qui ont élargi leurs horizons, ces femmes et ces hommes, où sont-ils? Ils paient de leur vie leur formation passée. Il a suffi d'une décision politique pour que soit refusée à toute une génération de femmes et d'hommes la chance de participer à la vie sociale de cette province. C'est vrai, ils ne parlent pas la langue du pouvoir, ou, s'ils la parlent, ils la parlent mal. Et après?

Ont-ils un autre avenir que celui de gagner d'autres horizons, d'autres pays, pour gagner de l'argent? La plupart d'entre eux ne sont que des noms aux sonorités étranges inscrits sur les cartes plastifiées de la Régie de l'assurance-maladie du Québec. Mais quel rôle ces gens jouent-ils en réalité dans notre société? Au Québec, le pouvoir politique a changé si rapidement de langue que des gens comme moi sont laissés à leur solitude et hantés par les images d'un bien-être inexistant. Et gardez, s'il vous plaît, les exemples du contraire pour les statistiques! Demandez aux jeunes Italiens et Italiennes qui ont entre 15 et 45 ans: «*Are you happy living and working here?*» Contrairement à ce qu'on peut lire dans les journaux, ont-ils, pour retrouver l'univers qui prévalait à l'époque de leurs études,

d'autre choix que de quitter Montréal et de chercher ailleurs un peu d'espoir avant de devenir fous? Oui, la question nationale a modifié mon écriture: je veux décrire cette *lost generation* qui n'a de voix qu'intérieure et parle une langue bien différente du pouvoir politique.

Je suis pour l'indépendance du Québec. Étant né et ayant grandi à Montréal, j'ai vu combien l'indépendance importait aux familles de mes trois ou quatre amis d'enfance d'origine française. Ne serait-ce que par respect pour cette amitié, je dois dire oui à l'indépendance. Cette utopie fait partie de l'imaginaire québécois, et l'obsession de l'indépendance, je l'ai lue dans les livres et je l'ai vue dans les films de mes collègues québécois. Il serait idiot de ne pas la reconnaître. Cette vision de l'avenir, je l'ai notée dans ma tête et dans mon cœur. Où suis-je, moi, dans tout cela? Voilà la question à laquelle, pour la première fois, je dois m'efforcer de répondre honnêtement. Ai-je vraiment un avenir ici? Cet article risque de me mettre dans une situation précaire face aux nationalistes comme aux antinationalistes. J'ai conscience de ce malaise et cela me bouleverse. Où vis-je? dans un univers kafkaïen? ou orwellien?

Je suis contre l'indépendance du Québec, parce qu'un Québec indépendant signifiera la fin de l'être humain que je suis. Ainsi, mon travail d'éditeur deviendrait, du jour au lendemain, totalement ridicule et frivole. Publier des livres en anglais et traduire des auteurs québécois en anglais dans un Québec entièrement francophone reviendrait à publier des livres en anglais en Italie! Comme éditeur, je devrais m'établir dans un pays anglophone pour me rapprocher d'un marché anglophone. Les livres que je publie en français souffriraient eux aussi de ce transfert, puisqu'ils seraient loin du marché francophone. «Il faut des bureaux dans deux villes: l'un à Montréal, l'autre ailleurs», me direz-vous. Je réponds que je n'ai pas les moyens de tels aménagements. Je l'ai dit: je suis un produit de Montréal, mais d'un Montréal trilingue: italien, anglais et français.

Dans un Montréal unilingue, je n'aurais plus ma place. C'est malheureux à dire, et cela me peinerait beaucoup de devoir quitter ma ville natale.

L'identité a-territoriale me passionne. La dimension italienne du Canada me fascine. J'aime la différence, qui a le pouvoir de faire bouger les montagnes. La différence, et non l'assimilation ou l'intégration, est amour de l'ethnie. Nous sommes environ un million et demi d'Italiens dans ce pays (dixit M. Mulroney). Statistique Canada recense mal les communautés. Il ne faudrait pas seulement demander aux gens quelle est leur langue maternelle, mais aussi, comme aux États-Unis, quel est le pays d'origine de leur grand-père. On verrait alors qu'il existe bien plus d'ethnies qu'on ne le pense. Par leur nombre, les Italiens, malgré leur manque d'unité, représentent une force réelle au Canada. Mais dans un Québec indépendant, quelle sera leur force? Très faible. Ils ne compteront pas du tout, et la possibilité de revendiquer certains droits s'évanouira aussitôt.

Que l'indépendance se réalise ou non dans les faits importe peu. Les nationalistes aspirent plus que jamais à une victoire imminente de leur cause. Trop de personnes se sont prononcé sur le sujet; il n'est plus possible de faire marche arrière. Les gens qui désirent l'indépendance savent qui les appuient et qui luttent contre leur vision de l'avenir. Dorénavant, l'esprit de concorde ne sera plus possible dans un Québec, enclave d'un Canada uni. Comme en temps de guerre, ceux et celles qui ont collaboré seront punis. Pour éviter les conséquences trop catastrophiques de ce «tribunal nationaliste», imaginaire peut-être mais qu'on peut envisager, les Québécois francophones devront faire en sorte que leur utopie prenne forme. Néanmoins, ils devront accepter toutes les conséquences de l'indépendance. Et il y en aura, cela ne fait aucun doute. L'affirmation de l'ethnie des Québécois français en tant que nation dotée d'un territoire propre aura des répercussions immédiates sur les autres ethnies. Il ne faut pas se leurrer: les guerres ont toujours

été causées par des revendications territoriales. La guerre, on y revient toujours, n'est-ce pas? Est-ce la peur d'une guerre qui m'empêche de dormir la nuit? Oui. Non. «Monsieur le Président, je n'irai pas à la guerre.» *Non ci andrò mai.*